Cahiers balkaniques

44 | 2016

Grèce-Roumanie II : histoires mêlées et regards
croisés au XX^e siècle

Grèce-Roumanie II : histoires mêlées et regards croisés au XX^e siècle

Cécile Folschweiller et Georges Kostakiotis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/9570>

DOI : 10.4000/ceb.9570

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 978-2-85831-239-9

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Cécile Folschweiller et Georges Kostakiotis, « Grèce-Roumanie II : histoires mêlées et regards croisés au XX^e siècle », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 29 novembre 2017, consulté le 07 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/9570> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.9570>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Grèce-Roumanie II : histoires mêlées et regards croisés au xx^e siècle

Cécile Folschweiller et Georges Kostakiotis

Avec une mention spéciale pour Ménélaos Tzimakas, un ami des CEB qui a beaucoup aidé nos débuts informatiques, à un chercheur plein de vie et d'enthousiasme et qui nous a quittés si tôt.

Le cercle hellénique des CEB

- 1 Le dossier de ce numéro poursuit et complète celui du numéro 42 en offrant au lecteur les contributions apportées lors de la deuxième journée d'étude consacrée aux relations roumano-grecques, organisée à l'Inalco avec le soutien du CREE (Centre de Recherche Europes-Eurasie) en juin 2014. Constatant, à l'issue de la première rencontre, que les travaux, fort nombreux sur les liens unissant Grecs et Roumains, se faisaient plus rares au sujet du xx^e siècle, c'est sur cette période plus proche que nous avons souhaité centrer cette seconde journée également pluridisciplinaire, qui vient compléter les apports de la première, majoritairement consacrés aux xviii^e et xix^e siècles.
- 2 Issus de la décomposition de l'Empire ottoman au xix^e siècle, les deux États-nations abordent le xx^e siècle en poursuivant chacun leur destin historique, mais sans pouvoir faire abstraction ni de leur ancrage balkanique commun ni de leurs héritages culturels mêlés. Sans vouloir suivre la piste d'un parallélisme étroit et artificiel, il nous a semblé fécond d'interroger ces deux parcours qui répondent à des problématiques géopolitiques sinon comparables, du moins marquées par des soubresauts et revirements propres à la région, mais aussi peut-être par quelques intérêts historiques communs. Depuis leur entrée, hésitante et tardive, dans la Grande Guerre aux côtés des Alliés et de leurs victoires qui en faisaient la Grande Roumanie et la Grèce « des deux Continents et des cinq Mers », jusqu'aux régimes de Ion Antonescu et de Ioannis Metaxás face à la Seconde Guerre mondiale, puis durant les années de communisme pour les uns et de déchirements fratricides pour les autres, aboutissant à un destin commun retrouvé, quoique de manière mouvementée, au sein de l'Union européenne, les deux pays ont continué d'entretenir des relations nourries ;

elles se firent tant au niveau diplomatique et politique qui est celui de la grande Histoire (mariages princiers, visites d'État, ou traités) qu'aux niveaux beaucoup plus diffus, mais d'autant plus profonds, que sont les contacts de populations et de langues (voyages, exils, minorités...) et les représentations nourrissant la littérature, la diffusion culturelle ou encore la recherche académique. Sans avoir pu étudier en détails toutes ces questions, le parcours proposé par nos contributeurs offre un tour d'horizon, quelques repères importants et des analyses précieuses.

- 3 Le dossier du numéro 42 se clôturait sur une évocation toute personnelle de la Dobroudja par Catherine Durandin qui avait situé à Constanța – l'ancienne Tomis grecque – son roman innervé par une méditation sur le voyage d'Ulysse et la tragédie de la mère endeuillée ; et ce n'est sans doute pas un hasard que nous ouvrons celui-ci par une autre réflexion sur la Dobroudja, creuset balkanique. L'étude de Bernard Lory est fort différente et originale également, croisant l'histoire non plus avec la littérature, mais avec la géographie puis avec l'anthropologie ou encore la microhistoire afin de cerner largement et finement tout à la fois les contours d'un territoire qui semble décidément inviter autant à des destins mêlés qu'à des approches méthodologiques croisées. Sur cette terre de confins, de continuels va-et-vient, de conflits, mais aussi d'interactions riches entre des cultures nombreuses, les contacts gréco-roumains s'inscrivent dans la longue durée et, qu'ils soient suivis à l'échelle des Empires ou à celle d'une famille, ils sont marqués par le contexte régional.
- 4 Une fois rappelé cet arrière-plan balkanique déterminant, l'article de Radu Tudorancea se situe au niveau intermédiaire de l'histoire politique et diplomatique classique, celle des États-nations, pour passer en revue les étapes marquantes des relations entre les deux États durant l'entre-deux-guerres : deux mariages dynastiques, une coopération cimentée par l'amitié entre les deux ministres, Elefthérios Venizélos et Take Ionescu, qui débouchera sur le renforcement des liens au sein de l'Entente balkanique, des visites réciproques sur fond d'enthousiasme populaire et de liens économiques et commerciaux. Sans faire l'impasse sur les moments de crise et les problèmes persistants, ce tour d'horizon insiste sur les intérêts communs aux deux pays, attachés au *statu quo* territorial hérité des traités de paix.
- 5 La nouvelle *Popi* (1930) de Teodor Scorțescu, analysée par Victor Ivanovici, exploite habilement l'un de ces moments de la grande histoire, tragique en l'occurrence pour la Grèce : sa défaite devant la Turquie kémaliste en 1922 et les déchirements nationaux qu'elle exacerbe entre partisans du roi Constantin et ceux de Venizélos. L'auteur, ancien diplomate à Athènes, fait de cet arrière-plan historique plus qu'un cadre passif : les protagonistes grecs de cette histoire d'amour à trois ne font pas abstraction de leurs options politiques. Mais le tout est relativisé par le regard roumain du narrateur qui se plaît à faire une étude des mœurs et clichés propres à la société grecque, à la manière du Persan de Montesquieu.
- 6 C'est encore un regard littéraire roumain sur les Grecs qu'analyse Alexandra Vranceanu, mais le rapport à la Grèce des deux auteurs pris en considération ici est d'une autre nature puisqu'il y va de leur biographie personnelle. Mateiu Ion Caragiale est le fils du grand dramaturge roumain Ion Luca Caragiale, qui assumait ses origines grecques ; quant à Panaït Istrati, son cas est bien connu. L'intérêt est de les lire en parallèle de ce point de vue, eux que bien d'autres aspects, stylistiques notamment, opposent. Émergent alors de leurs textes des figures communes, celles de l'ami grec se substituant au père, et des atmosphères comparables, qu'on peut assez

facilement interpréter comme relevant des clichés roumains de la grécité – le voyage, la mer, mais également des intérieurs orientaux –, récupérés cette fois de manière beaucoup plus positive que ceux liés aux Phanariotes dans les écrits roumains du siècle précédent.

- 7 Jacques Bouchard, lui, décentre le regard comparatiste en faisant intervenir, sur la question du surréalisme, un troisième terme : la mouvance québécoise. Cet « exotisme » n'est pas qu'anecdotique, il permet de mesurer le niveau d'interaction de mouvements littéraires semblables dans des pays différents et en l'occurrence le facteur déterminant est ici la langue... française. Alors que les Roumains, très francophones, sont en lien direct avec le « surréalisme central » de Paris, les Grecs restent totalement marginaux du point de vue du « pape » du mouvement qu'est André Breton, parce que leurs poètes publient en grec.

- 8 La période post-1945, que le dossier précédent n'avait pas abordée, voit les problèmes se poser différemment : la Grèce et la Roumanie sont désormais de part et d'autre du rideau de fer qui divise l'Europe au cours de la guerre froide. Pourtant, lorsque la doctrine de la coexistence pacifique s'impose au milieu des années 1950, ce sont ces deux pays qui se retrouvent au cœur d'un nouveau projet de coopération balkanique proposé par le plan Stoica, d'initiative roumaine. L'historienne Irina Gridan analyse cet exemple, pour montrer qu'il ne s'agit pas ici de la résurgence d'intérêts balkaniques, régionaux, mais bien d'une stratégie soviétique qui prend son sens dans la logique des blocs, visant à déstabiliser l'OTAN sur sa périphérie, une stratégie « du cheval de Troie », nous dit l'auteure – comme en un clin d'œil à la mythologie grecque –, dont l'échec peut être converti en succès diplomatique. Le contrôle soviétique des PC de la région est cependant court-circuité, dans le cas grec, par le fort écho de la politique d'indépendance de Nicolae Ceaușescu : comme le montre la contribution de Nikos Papadatos, la scission du Parti grec, en 1968, n'est pas sans rapport avec la position et les activités du PC roumain. Dans ce chapitre géopolitique, l'article d'Alkisti Sofou enfin prolonge l'étude des relations diplomatiques dans la zone balkanique pendant la guerre froide en prenant pour point de focale la crise chypriote de 1974. C'est l'occasion de souligner à nouveau le renforcement des liens entre Grèce et Roumanie, favorisé dès la fin des années 1960 par la prise d'indépendance de Ceaușescu à l'égard de Moscou. Les visites réciproques de Constantin Caramanlis et de Nicolae Ceaușescu en sont l'expression officielle.

- 9 Christina Alexopoulos et Georges Kostakiotis s'intéressent à deux types de « présences » intellectuelles grecques, bien différentes cependant, dans la Roumanie communiste des années 1950-1960. La première aborde la question de l'activité éditoriale et radiophonique des réfugiés communistes de la guerre civile puisque Bucarest est devenu assez rapidement le lieu privilégié de diffusion de journaux, d'ouvrages et d'émissions qui ne pouvaient plus être produits en Grèce. Cette production essentiellement idéologique suit les aléas du contexte, qui met par ailleurs en évidence les difficultés de cette petite communauté à être dans un véritable contact tant avec son pays d'origine qu'avec celui qui l'accueille. Au contraire, l'écrivain Yorgos Théotokas, en visite à Bucarest en 1962, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort du dramaturge Ion Luca Caragiale, s'imprègne de l'atmosphère de la ville dans une véritable démarche de compréhension du monde communiste qu'il a pourtant durement critiqué. Le contexte, alors favorable en Roumanie, explique en partie son impression positive, mais celle-ci n'annule pas cependant ses

questionnements sur le « nouvel humanisme » vanté par le régime. Bucarest lui apparaît également comme le foyer possible d'une nouvelle vie intellectuelle balkanique : il y rencontre des écrivains et constate que la culture grecque classique, byzantine, et même phanariote y est présente, voire mise en valeur comme un héritage important.

- 10 Deux contributions enfin dressent un état des lieux en symétrie sur la situation des Aroumains et des études aroumaines dans les deux pays après 1990. Pour la Grèce, où vit de loin la plus grosse communauté (600 000 personnes), Stamatis Beis dresse le tableau d'une situation apaisée, mais résultant d'une longue histoire d'assimilation où les partis pris nationalistes (fondés sur la thèse que les Aroumains seraient des Grecs latinisés ayant perdu leur langue maternelle) ont conduit à une vie culturelle aroumaine qui n'est plus que folklorique, sans revendications, la langue n'étant pratiquée qu'oralement au sein des familles, pour l'essentiel. En Roumanie, au contraire, où la communauté aroumaine est beaucoup plus réduite (26 000 personnes), la langue aroumaine est nettement plus vivante, en particulier la langue écrite, qui vit dans de nombreux journaux et publications. Surtout, les débats font rage, après la demande de reconnaissance du statut de minorité nationale en 2005, qui a divisé la communauté intellectuelle aroumaine entre les partisans d'un « néoaroumanisme » et ceux pour qui les Aroumains et leur langue sont finalement partie intégrante de la « roumanité ». Nicolas Trifon reconstitue ici les tenants et aboutissants d'une polémique où les complexités de fond interfèrent avec des motivations plus conjoncturelles dont il faut tenir compte.
- 11 La richesse et la diversité des approches présentées montrent à l'évidence que les contacts et transferts culturels vont bien au-delà des xviii^e et xix^e siècles et dépassent largement la question phanariote et ses prolongements. Au-delà de l'orientation européenne et malgré les mutations rapides de deux sociétés en quête de stabilité politique et de présence internationale, il resterait à voir ce qui subsiste aujourd'hui de ces relations, si, et sous quelles formes, cet héritage commun innerve encore la vie sociale et culturelle des deux pays, et peut-être comment il serait à même d'aider à penser les déchirements du Sud-Est européen dans le contexte migratoire tendu provoqué par les recompositions au Proche-Orient.

AUTEUR

CÉCILE FOLSCHWEILLER ET GEORGES KOSTAKIOTIS

CREE/Inalco/USPC